

NUMERO 353

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde*— PHILIPPE SOLLERS  
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNÈS AFLALO

[www.lacanquotidien.fr](http://www.lacanquotidien.fr)



**- Hommage à Patrice Chéreau -**

*Document*

**Costumes de Jacques Schmidt**

**par Jacques-Alain Miller**

Écrit en janvier 1973 pour le programme de *Toller*,  
mis en scène par Chéreau à Villeurbanne.

À ces mots, « Jacques Schmidt » s'avance et dit ( - il s'agit de l'acteur qui tient le rôle de ce personnage, et non de son modèle, lequel, à ce moment précis, se lève et, pour n'être pas témoin sans doute des agissements de son double, sort lentement par la porte du fond) :

« Costumier, pour vous servir. Mon industrie est humble, et ma grandeur secrète. Je forge des corps pour les théâtres. Permettez-moi ce soir de célébrer mes stratagèmes.

Je surprendrai peut-être si j'énonce que je sais, mieux qu'un philosophe, ce que c'est qu'un corps. Un corps n'est que ce que voit celui qui vous regarde, – une image donc, la même qui, entre vous et vous, sur le miroir s'interpose – effet de mirage où vous reconnaissez votre semblance, et vous l'aimez, cet épouvantail, mes pauvres moineaux, car votre « je pense », lui, de l'autre côté du miroir est sans reflet. C'est pourquoi, entre parenthèses, j'approuve Carlyle d'exposer les doctrines extrêmes de l'idéalisme germanique par la bouche de Teufelsdröck, philosophe du vêtement. Votre enveloppe fait toute votre substance sans le corps qui vous habille, belles personnes, vous n'êtes personne. Sur la scène de ce monde, il vous faut, vaille que vaille, tenir votre rôle dans le costume du

divin Fripier – mais pourra-t-elle jamais, cette défroque, vous aller comme un gant ? L’essayage a fait défaut...

Voilà les sacs de peau que je théâtralise, appropriant chacun à son corps propre. Appréciez l’exploit.

Je n’ai pas, comme d’autres, des maquettes à montrer. Nul plan préconçu. Je taille dans le vif. Ce ne sont pas les fictions d’un écrivain que j’habille, mais les corps qui les habiteront, Un tel, Une telle, que dans leur simple appareil on me livre. Je fréquente ces corps, je me mêle, je me frotte à eux, j’observe les anges que fait ce bras qui se déplie, ferme ou alangui. Qui est maître des coups convoque à son gré les habits du passé, les éternise, fait convenir les disparates, et déchaîne enfin les tourbillons de l’incessante allusion. Les formes désormais dérapent, s’évoquent et communiquent.

Quand je la tiens captive, cette coupe fugace, nul falbala où je ne puisse l’infuser. Ce smoking, n’est-ce pas, est un peu Renaissance, et ce pourpoint, déjà, est presque un frac. C’est qu’ils modulent la même essence, et que la coupe leur est commune. Je n’ai plus qu’à serrer un peu la gamme de couleurs, à économiser les matières, et l’hétéroclite devient classique. L’incongru pour l’incongru, école surréaliste, fait rire. Mais l’étrange est ici que l’incongru que je fabrique vous soit d’emblée si familier. Craignez d’en entendre la raison : ces figures, successives sur la scène de l’histoire, elles n’avaient jamais cessé d’être contemporaines sur l’autre scène qui ne connaît pas le temps et où, vous aussi, sans le savoir, vous êtes inscrits. Regardez ! Peduzzi vous tend le miroir.

(“Jacques Schmidt” vocifère maintenant.)

La vérité ne sort pas de ce qu’on ouvre la bouche, petites parlottes des consciences de soi. Quand je plie, quand je drape ou quand je sangle, quand je rembourre et quand j’ajuste, j’en dis autant et plus que mille périodes de tout ton jaspinage. Avant même que tu parles, on sait ce que tu vas dire. La gaze dont je t’obnubile ondule avant tes fesses. On le voit bien, qui tu crois que tu es, et que tu crois que tu es toi. Mais tu n’es que cette boucle qui scintille, ce reflet du satin, ce ruban rutilant, sur quoi se bloquent les regards aimantés.

(Épuisé, “Jacques Schmidt” se casse en deux, et marmonne, comme pour lui-même.)

Quand, du haut de sa tour, se dénoue et pend sa longue écharpe blanche immaculée, qui est-il le duc de Guise, sinon... elle ?

Et si on me fait grief d’être esthète, ma réponse est toute prête : une pièce de théâtre, entrelacs de discours, n’a pas qu’un seul sens. Ce qui se trame sur la scène, nul ne le maîtrise, j’accompagne cette jambe qui s’avance, se balance, frôle le sol ou s’y plante, j’analyse comment, au tronc, la tête, les membres sont cousus, et le jeu qu’ils ont, et jusqu’où, quand donne la voix, se gonfle la poitrine. J’apprends ainsi les secrets des habits de chair.

On se passerait de moi, sans nul doute, si vous saviez, acteurs, changer votre couleur quand vous êtes amoureux, vous fondre dans un décor, ou encore rutiler et pâlir à volonté. Mais c'est de moi que vous tenez le mimétisme fascinant, et c'est moi, souverain, qui vous confère, les apparences qu'exigent les fonctions dont vous êtes les supports.

Parfois, il me semble que j'égale la puissance des rêves. Je ne reproduis pas, je transpose. Mon œil et ma main trouvent une vérité qui passe l'exactitude. Admirez comme, sur la redingote régence du séducteur Lélío, je greffais un masque des années 1930. Mais pourquoi cet être composite, tout métaphorique, tenait-il si bien ensemble ? C'est que, du fond des temps, cet habit et ce visage avaient été promis l'un à l'autre, et s'étaient manqués dans l'histoire, et se retrouvaient là, par l'office de mon art, suscitant ainsi un sens qui jusqu'alors n'avait jamais paru. Je suis celui qui prouve des vêtements la parenté générale.

Puis-je, sans déplaire, être axiomatique ? Je formule :

Pour métamorphoser un costume, il faut et il suffit d'en découvrir l'essence.

Toute forme signifiante se réduit à l'emblème qui la cristallise. J'isole ce trait précieux, je le détache de son support je suis maître dès lors de le déposer ailleurs, de le combiner à un autre, ou de le laisser, hypertrophié et solitaire, absorber votre regard.

Tout costume, délesté des motifs qui le chargent, laisse voir l'Idée qu'il a pour armature. Je ne saurais la dire, seuls mon œil et ma main la pénètrent. Cette Idée n'est pas le coup de ciseau qui fend le tissu, ni la forme achevée que vous suivez sur scène, elle est entre. Faute de mieux, je la nomme : la coupe. Mais chaque rôle rivalise, vous narrant sa fable, à imposer sa version à l'histoire. Le sens de l'événement est l'enjeu des discours concurrents, et cette lutte fait l'événement lui-même.

(Il se redresse.)

Patrice Chéreau, ce soir, devant le mur-miroir, fait se combattre les égoïsmes. Car, comme le dit un Docteur : "tout homme promène une statue ignorée". Le Vulcain de la dentelle vous souhaite le bonsoir ».

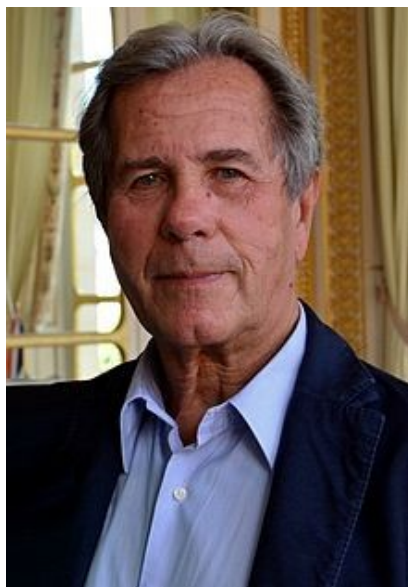
*Texte retrouvé par Fr. Regnault*

*Lacan Quotidien* vous invite à relire « Patrice Chéreau », par François Regnault qui fait mention de *Toller* ([LQ 344](#) du 13 octobre 2013)



## - Entretiens à la Foire du livre de Brive, par Philippe Bouret -

### C'est comme une rengaine qui revient sans arrêt Jean-Louis Debré\*



*Jean-Louis Debré, plume en main, n'a de cesse de signer ses ouvrages dont la pile fond à vue d'œil à la Foire du livre de Brive. J'observe de loin ce « Forçat de la dédicace » (1). Trop de monde ! Un peu d'émotion aussi... Bref, je renonce. Le lendemain, ghoo, il est déjà là. Diantre, il est seul ! Je suis accueilli par un sourire. Nous bavardons à propos de la plaquette des Journées de l'ECF. Nous évoquons la question du traumatisme. Soudain il me dit, vous avez quelque chose pour enregistrer ?*

**Jean-Louis Debré** — Le traumatisme est très difficile à définir. Parce que naturellement il y a l'appréhension d'une sensation, d'un choc, mais chacun peut réagir en fonction de sa personnalité. Ce choc, cette impression, cette sensation qui vous heurte créent un traumatisme. Le traumatisme, c'est quelque chose dont vous avez du mal à vous débarrasser parce qu'il est au plus profond de vous-même, il vous prend. Alors ça devient pour moi une sorte d'obsession. Il faut essayer de sortir de cette obsession. C'est comme une rengaine, qui revient sans arrêt. Pour certains, ce peut être seulement un petit fait.

**Philippe Bouret** — Une rengaine ? Y a-t-il pour vous quelque chose de l'ordre de la répétition, quelque chose qui reviendrait, toujours à la même place ?

**J-L. D.** — Vous avez raison. La vie est une succession de traumatismes. Evidemment, tous ne vous marquent pas d'une manière importante. Mes romans policiers, je les écris après des traumatismes.

Dans le livre que j'ai écrit *Regard de femme* (2), qu'est-ce que c'était ? Au départ, c'est un Ministre de l'intérieur qui croise le regard d'une femme, quelques secondes. Et en regardant les yeux de cette femme, il a le sentiment que cette femme est venue pour l'assassiner. Et ça crée une obsession... [Silence] une obsession...[Silence]

**Ph. B.** — Cela vous est arrivé ?

**J-L. D.** — Tout homme politique, lorsqu'il va dans une manifestation croise des regards d'hostilité. C'est normal.

Mais là, j'avais un jour - il y a très longtemps, j'étais Ministre de l'Intérieur - croisé le regard de quelqu'un, une fraction de seconde et j'avais vu tellement de haine, d'hostilité, d'agressivité qu'après, j'ai fait ce roman.

Donc, naturellement il n'y avait rien de fondé, je me suis créé mon traumatisme, car c'est en cela qu'il est très difficile de définir le traumatisme. Il y a des gens qui sont à la recherche du traumatisme, qui ne vivent qu'en se créant des traumatismes. Voilà !

\* Jean-Louis Debré est président du Conseil constitutionnel depuis 2007. Il fut président de l'Assemblée nationale de 2002 à 2007. Précédemment, il fut ministre de l'Intérieur sous la présidence de Jacques Chirac de 1995 à 1997. « Française, Français » *Ces discours qui ont marqué la V<sup>e</sup> République* (Paris, L'Archipel, 2013) regroupe des textes qu'il a choisis et présente.

(1) Marianne Payot, *L'Express*, 12 juillet 2013.

(2) Jean-Louis Debré, *Regard de femme*, Fayard, 2010.

## La psychanalyse m'a mis au monde

Yann Moix\*



Philippe Lacadée (1) à la Foire du livre de Brive : « Venez, j'ai un gars à vous présenter. Il faut l'interviewer, il a des choses passionnantes à dire sur le traumatisme et sur la psychanalyse ». Yann Moix, écrivain au regard puissant, à la voix tonique, au débit rapide et incisif. Pas de temps-mort, pas d'hésitation, il envoie grave pour parler *xx<sup>e</sup> siècle*. Je regarde son livre, *Naissance*. Mazette, Prix Renaudot 2013. Je prends le pavé en main (1200 pages).

**Philippe Bouret** — Philippe Lacadée m'a dit que vous êtes incontournable. Je pense qu'il a raison. Un titre court pour un livre long. *Naissance*...

**Yann Moix** — Le traumatisme pour moi fait référence à un épisode dont la parole reste à trouver. C'est-à-dire une sorte d'accident biographique dont le dire doit être construit et qui, a priori, ne peut pas être dit par le discours. Alors il faut trouver une parole pour le mettre en forme et donc très longtemps c'est de l'ordre de l'inexprimable, de l'impossible à dire. Le traumatisme n'est *rencontrable* que lorsque la parole pour le décrire se dévoile. Et donc ça peut prendre une vie, ça peut ne jamais se faire. Ça peut passer par la psychanalyse ou par la littérature. Le traumatisme pendant longtemps c'est le non-dit parce qu'impossible à formuler.

**Ph. B.** — Vous évoquez le traumatisme et la psychanalyse. Comment articulez-vous les deux ?

**Y. M.** — Psychanalyse et traumatisme évoquent pour moi un nœud, un nœud à dénouer. Et quand on dénoue ce nœud, on s'aperçoit qu'il y avait dix mille nœuds qui étaient responsables du gros problème nodal. Donc tout le problème est de détricoter un motif, une espèce de tapisserie qu'il faut défaire. Dans le *défaire*, il y a une naissance qui se cache. Écrire, ce n'est pas forcément pour faire une œuvre, c'est aussi pour défaire une œuvre. L'œuvre de ses parents notamment. Pour moi, le traumatisme est lié à la famille, tout traumatisme est familial et il faut s'arranger pour défaire ce traumatisme. *Via* l'analyse on construit un traumatisme sur mesure, mais qui n'est plus accidentel, qui est volontaire. Il faut se traumatiser à sa mesure. Toute forme de naissance est traumatique. Quand on arrive sur terre, toutes les couleurs qu'on prend dans l'œil, c'est de l'ordre de l'insoutenable. Donc il faut s'inventer quelque chose qui est adapté à une violence qui n'est plus de l'ordre de la naissance biologique, mais de la naissance artistique, morale, intellectuelle.

**Ph. B.** — Pouvez-vous nous parler de vos rapports personnels avec la psychanalyse ?

**Y. M.** — Je suis en analyse depuis cinq ans. Et je dois dire qu'il y a eu un dévoilement, une ouverture par la parole qui n'est pas sans corrélation avec mon livre *Naissance* qui fait mille deux cents pages et qui est bien le livre d'une parole libérée. Ça veut dire que le prochain ne devrait pas faire mille deux cents pages si tout va bien. Il devrait faire deux cents pages, extrêmement maîtrisées. Ça, c'est le livre d'une libération, qui est totalement parallèle à l'analyse. Je peux vous dire que l'analyse m'a non seulement sauvé, mais elle m'a mis au monde. J'en suis convaincu.

\* Yann Moix est écrivain et réalisateur. Il a obtenu le prix Goncourt en 1996 pour son roman *Jubilations vers le ciel* (Grasset) et le prix Renaudot 2013 pour *Naissance* également chez Grasset.

(1) Invité à la Foire du livre de Brive pour ses deux derniers livres, Philippe Lacadée se rend au stand où Yann Moix dédicace son ouvrage *Naissance*. Il nous rapporte leur échange : « D'emblée, il me dit : "Moi, c'est la psychanalyse qui m'a sauvé la vie." Il m'écrit comme dédicace : "Pour Philippe qui sait que la naissance est une question de parole". Je lui offre alors mon livre *Vie éprise de parole*. "Quel titre extraordinaire !", dit-il, précisant qu'il indique bien ce qu'il a rencontré dans sa vie : des mots. Je lui parle alors de son titre *Naissance* et du propos de Lacan précisant que ce qui fait traumatisme de naissance c'est de naître malentendu ; si les parents nous ont donné la vie, on a toujours la chance de naître du Verbe que l'on fait vivre par un acte de parole. Il acquiesce et accepte avec joie de parler avec Philippe Bouret de sa façon à lui de voir cette histoire de traumatisme, soulignant à nouveau l'impact dans sa vie de son expérience de psychanalyse. »

## Quand on se fait voler ses mots à quinze ans, on n'imagine pas ce que c'est

Régine Deforges\*



*La réaction positive de Régine Deforges au signifiant psychanalyse me remplit d'espoir. Je lui demande si, pour elle, écriture et traumatisme pouvaient entrer en résonance. Elle apposa sur le livre qu'elle tenait sa signature et me pria alors de venir m'asseoir à côté d'elle, derrière la pile de ses livres (1).*

**Régine Deforges** — Le mot traumatisme évoque une réalité que j'ai connue, un traumatisme que j'ai subi quand j'avais quinze ans et qui a donné lieu à un petit livre qui s'appelle *Le cahier volé* (2). On peut penser à *La lettre volée* de Poe. Quand j'ai eu quinze ans, j'étais amoureuse d'une fille de mon âge, et on m'a volé mon journal. C'était des gamins. Ils l'ont lu sur la place publique.

Ça a fait un scandale dans le village et les gendarmes s'en sont mêlés. Ils sont venus chez mes parents. J'ai commencé alors à être une personne peu recommandable et ce fut une période absolument difficile parce que les gens me battaient dans la rue, me bousculaient, m'insultaient, me traitaient de putain.

J'ai été obligée... on m'a obligée à brûler le cahier que l'on avait récupéré, mais aussi tous les cahiers que j'avais. C'est quelque chose que je ne me suis jamais pardonnée, d'avoir accepté de les brûler. J'ai pardonné à mes parents qui ont été lâches, mais oublier, je ne peux pas. Pour moi, c'est un traumatisme qui aurait pu m'empêcher d'écrire à jamais.

**Philippe Bouret** — En quoi cela ne vous a-t-il pas empêché d'écrire ?

**R. D.** — Quand on se fait voler ses mots à quinze ans, on n'imagine pas ce que c'est... Moi, je dois beaucoup à une femme, qui était l'auteure d'*Histoire d'O* (3), Pauline Réage. Elle est devenue une copine et j'ai fait avec elle, par la suite un livre d'entretiens qui s'appelait *O m'a dit* (4). Elle me disait : « Ma petite enfant, on ne vous entend pas assez. » Alors j'ai développé certaines petites choses. Ça m'a décoincée et, l'année d'après, je me suis lancée dans l'écriture de mon premier livre, qui aurait dû être *Le cahier volé*, en bonne logique, mais ça n'a pas été le cas. Ça a été un truc autour de mes grand-mères (5). *Le cahier volé*, je l'ai écrit trois ou quatre ans après, dans une souffrance dont vous n'avez pas idée. J'allais dans la campagne en voiture, je sortais en titubant, en hurlant, c'était quelque chose de très dur

**Ph.-B.** — Vous évoquez le corps qui titube, la voix, les hurlements.

**R. D.** — J'ai vécu ce traumatisme dans mon corps. D'autant que j'étais une jolie petite gamine, qui faisait de la barque sur la rivière, toujours à moitié à poil. Et c'est là que je me suis rendu compte très tôt de l'importance du corps, de l'arme que peuvent être le corps et la nudité contre la connerie.

\* Régine Deforges est écrivain et éditrice.

(1) Régine Deforges, *L'Enfant du 15 août. Mémoires*, Paris, Laffont, 2013.

(2) Régine Deforges, *Le Cahier volé*, Paris, Fayard, 1978. Roman inspiré en partie de l'enfance de l'auteure dans l'école Saint-Martial de [Montmorillon](#).

(3) Pauline Réage, *Histoire d'O*, Ed. Jean-Jacques Pauvert, 1954 ; adapté à l'écran par Just Jaeckin et publié en Livre de poche, Pauvert, [Paris](#), 1975.

(4) Régine Deforges, *O m'a dit*, Paris, Pauvert, 1975, réédité en 1995, entretiens avec Pauline Réage, l'auteure d' [Histoire d'O](#).

(5) Régine Deforges, *Blanche et Lucie*, Paris, Fayard, 1976.

## De divan en divan...

Serge Moati\*



*Serge Moati est assis au comptoir Flammarion. De part et d'autre de son corps, des colonnes, piles de son dernier récit, Le vieil orphelin. En exergue on peut lire sur la couverture : « C'était une belle journée d'été où soufflait le sirocco léger de mon enfance ». Devant lui, une foule de lecteurs. Aimable, loquace, il accueille chacun avec le sourire. Je m'approche... Il lit avec une grande attention des passages du « 4 pages » sur les J43 et dit : « Lisez mon livre qui raconte tout ça. Faites le tour, venez ! »*

**Philippe Bouret** (*Pointant du doigt l'affiche des Journées de l'ECF, « Trauma »*) – Votre livre « raconte tout ça » ?

**Serge Moati** – Le traumatisme, c'est ma vie. Je ne peux pas dire plus. Depuis que j'ai perdu mes parents à l'âge de onze ans, ce traumatisme-là ne m'a jamais quitté de divan en divan. C'est peut-être même mon identité ce traumatisme. C'est peut-être ce qui a fait que je suis devenu ce que je suis. Et en même temps, je ne me suis jamais senti apaisé. C'est à dire que mes parents me manquent comme au premier jour. Je n'ai pas pu pleurer du tout, tout de suite. Je me suis créé une fausse identité pour survivre. Donc le traumatisme il est là... Il est devant vous.

**Ph. B** – Alors, l'écriture dans tout cela...Quelle place ?

**S. M** – Une sorte de catharsis agréable. Pour la première fois, j'ai osé faire dialoguer deux personnes en moi-même. C'est un dialogue entre Serge, le prénom de mon père mort – prénom que j'ai pris – et Henri, moi. Et pour la première fois, je les ai fait se battre, se parler, être parfois en connivence, parfois en antagonisme et c'est la première fois que je fais ça. Que ça m'ait... apaisé ? Je ne crois pas, mais en tout cas m'a fait me marrer, et j'espère aussi faire se marrer les autres de mon propre traumatisme. Faire rire aussi...

Et s'il y a un mot qui a marqué mon existence, c'est « survivre »... Survivre et laisser une trace.

\* Serge Moati est écrivain, acteur, scénariste, producteur. Il fut le conseiller de François Mitterrand en 1981.



# Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)

rédaction **catherine lazarus-matet** [clazarusm@wanadoo.fr](mailto:clazarusm@wanadoo.fr)

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** [clazarusm@wanadoo.fr](mailto:clazarusm@wanadoo.fr)

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani**

édition **cécile favreau, luc garcia, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin et Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes et Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani, philippe bénichou**

▪traductions **chantal bonneau** (espagnol) **maria do carmo dias batista** (lacan quotidien au brésil)

▪designers **viktor&william francoizel** [vwfcbzl@gmail.com](mailto:vwfcbzl@gmail.com)

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** [patachon.valdes@gmail.com](mailto:patachon.valdes@gmail.com)

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪[ecf-messenger@yahoogroupes.fr](mailto:ecf-messenger@yahoogroupes.fr) ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪[pipolnews@europsychoanalysis.eu](mailto:pipolnews@europsychoanalysis.eu) ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz



▪ [amp-uqbar@elistas.net](mailto:amp-uqbar@elistas.net) ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ [secretary@amp-nls.org](mailto:secretary@amp-nls.org) ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lisy et natalie wülfing

▪ [EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br](mailto:EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br) ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE [LACANQUOTIDIEN.FR](http://LACANQUOTIDIEN.FR) [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

**Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien** sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet [clazarusm@wanadoo.fr](mailto:clazarusm@wanadoo.fr)) ou directement sur le site [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr) en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

**Pour la rubrique Critique de Livres**, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •